

Il est un art qui ne semble rien perdre de ses séductions au milieu de ce mouvement prodigieux qui pousse la société vers des destinées inconnues, et force les esprits capables de réflexion à se jeter dans la contemplation de l'avenir qui se prépare. Cet art, c'est la musique. Même affluence que l'année dernière aux concerts du Conservatoire. M. Baillot, qui, en 1830, n'avait donné que deux soirées, en donne quatre en 1831. Les salons de M. Pape vont s'ouvrir aux admirateurs de Beethoven et à ceux de M. et madame Bohrer. Les exercices de M. Choron, jusqu'ici impatiemment attendus et retardés par diverses circonstances, commenceront définitivement la semaine prochaine (1). Si les premiers théâtres lyriques n'offrent pas une réunion aussi brillante et aussi nombreuse que l'année précédente, c'est à l'absence ou à l'indisposition des principaux sujets qu'il faut s'en prendre. Enfin Paganini! Est-ce à un simple besoin de délassement et de distraction qu'il faut attribuer un semblable concours? Je l'ignore. Je ferai seulement observer que la civilisation enchaîne à ses lois et à ses destinées toutes les parties qu'elle embrasse, eu qu'il est dans l'instinct des peuples d'étudier l'application de ces mêmes lois partout où elle se reproduit. Or, comme on l'a dit pour la littérature, les beaux-arts, la musique expriment jusqu'à un certain degré la société.

Sans entrer plus avant dans cette question, je me bornerai à mettre le lecteur au courant des séances du Conservatoire et de celles de M. Baillot.

Commençons par le Conservatoire. Les élèves de cette école, sous la direction de M. Habeneck, nous ont fait entendre successivement la symphonie dite *héroïque*, celle en *la majeur*, et enfin celle en *ut mineur*.

Qui n'a pas entendu les symphonies de Beethoven ne peut se faire une idée de la puissance de l'art entre les mains du génie. Il ne s'agit pas ici d'établir une comparaison entre ce grand maître et Haydn et Mozart. Sans doute ce furent des hommes sublimes. L'un créa l'art, l'autre l'agrandit. Mais jusque là on en connaissait les limites, on en traçait en quelque sorte la sphère. Beethoven a reculé ces limites dans l'espace: il embrasse l'infini. Beethoven n'est pas seulement musicien; il est quelque chose avant cela, il est poète.

La musique pour lui n'est que l'idiome la parole de la pensée.

Prenez sa symphonie *héroïque* et voyez tout ce qu'il y a de poésie dans ce magnifique drame, depuis ce *largo* où il expose des idées sévères dans des mesures lentes et sentencieuses, l'*allegro* où il développe son sujet à travers ce contraste de chants ravissants et d'une harmonie âpre, d'accents doux et de cris de guerre; depuis l'*adagio* d'un style tour à tour sévère et gracieux, le *scherzo* svelte, dont le motif voltige, folâtre, et se joue avec les divers instruments pour planer ensuite en réunissant toutes les forces de l'instrumentation, jusqu'à ce que, dans le final, l'orchestre se précipite comme un torrent et roule des flots de science et de mélodie!

(1) Jeudi 10 mars.

La symphonie en *la* porte un autre caractère. Dans le premier morceau, c'est le rythme dans toute sa puissance. Les musiciens savent par cœur et les amateurs connaissent de réputation le fameux *andante en la mineur*. Si quelque chose peut sur la terre nous donner une idée de l'harmonie céleste, c'est à coup sûr ce chant sévère comme le dogme, plein d'onction comme la prière.

L'ouverture de *Prométhée* [*Prometheus*] a ouvert le concert de dimanche dernier. Remarquable par la légèreté de son style, par la clarté et la richesse de ses développements, cette symphonie appartient par son plan et sa forme à l'école de Haydn et de Mozart. On a pu juger dans la même séance de la distance incommensurable qui sépare les productions de la jeunesse de Beethoven de celles où son génie, secouant le joug des traditions, se livra désormais sans guide à toute la hardiesse de ses inspirations.

C'est sur ces vastes proportions qu'il a conçu sa symphonie en *ut mineur*, dont le premier morceau a été exécuté avec une perfection incomparable. Après nous avoir initié à toutes ses rêveries métaphysiques dans l'*andante*, après s'être montré entraînant de verve et pétillant de vivacité dans le menuet, tout-à-coup il nous conduit par une ritournelle d'un effet magique à une marche triomphale, et l'orchestre poursuit son rythme fier et éclatant au milieu des acclamations de l'enthousiasme. A la fin de ce dernier morceau, Paganini, qui assistait au concert, fit un geste involontaire de surprise et d'admiration. Je ne sais si ce geste s'adressait à l'orchestre ou à la musique. En tout cas, l'un est digne de l'autre.

L'ouverture d'*Euryanthe* de Weber, un chœur du même opéra, traduit par M. Castil-Blaze; l'ouverture d'*Obéron* du même auteur; le beau final de *Fidelio*, un chœur de l'*Oratorio* du Mont-des-Olives, la grande scène d'*Orphée*, chantée par Nourrit, sont les principaux morceaux qui, outre les symphonies, aient été entendus dans les trois concerts. C'est peut-être l'exécution du chœur d'*Euryanthe* qui a provoqué la mise en scène de ce bel opéra. On nous l'annonce pour une prochaine représentation extraordinaire. A ce sujet, nous exprimerons le vœu de voir l'établissement du Conservatoire se former sur une base plus large et agrandir le cercle d'enseignement et d'émulation dans lequel il s'est renfermé. Nous sommes fondés à croire que plusieurs des artistes distingués qui sont à la tête de cette école sont prêts à aider de tous leurs efforts une concurrence avec les écoles étrangères. Ces bases établies, quelques sacrifices une fois faits, la rivalité ne serait plus possible; nous devancerions nos voisins.

Un mot sur les soirées de M. Baillot. Là, Bouhervint, Haydn, Mozart, Beethoven, tiennent tour à tour le dé de la conversation, et c'est M. Baillot qui est chargé de reproduire leur langage, leur pensée, leur physionomie. En un mot, ce n'est plus un concert, c'est une *soirée*. Deux violons, une viole, deux violoncelles, voilà tout l'orchestre. Au lieu de cette assemblée nombreuse et brillante, ce sont soixante ou quatre-vingts artistes et amateurs qui se réunissent en famille, c'est le génie qui préside, non pas entouré d'un appareil théâtral, du cortège et de tout le luxe de

l'art, mais le génie dans sa simplicité. Dans les deux séances, l'âme de ces grands hommes s'est révélée à nous; M. Baillot nous a dévoilé leur pensée intime. Dans la seconde, on a exécuté un quintetto d'Onslow. Sans attendre le privilège de la mort, Onslow a figuré parmi ces grandes ombres. Il était là. Il s'est entendu lui-même, et peut-être, par l'organe de Baillot, s'est-il dit des choses qu'il ignorait encore. Un quatuor de Viotti a prouvé que la mort de ce violoniste célèbre n'a pas laissé de vide parmi nous. Enfin un boléro sur un motif de *Semiramide* n'a fait qu'embarrasser le nœud du problème que Paganini doit trancher de la pointe de son archet.

COURRIER DE L'EUROPE, 9 mars 1831, p. 1.

Journal Title:	COURRIER DE L'EUROPE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	mercredi
Calendar Date:	9 MARS 1831
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1
Title of Article:	FEUILLETON. CONCERTS DU CONSERVATOIRE – SOIRÉES DE M. BAILLOT.
Subtitle of Article:	None
Signature:	O.
Pseudonym:	None
Author:	Attribué à Joseph d'Ortigue (une copie est conservée dans les papiers d'Ortigue)
Layout:	Front-page feuilletton
Cross-reference:	None